

POÉSIE : UN REGAIN?

JEAN-CLAUDE PINSON
Un. de Nantes
jeanclaud.pinson@free.fr

Résumé : Devenue au plan éditorial un genre marginal, s'étant elle-même à l'occasion déclarée « inadmissible » (Denis Roche), la poésie semble trouver pourtant aujourd'hui, empruntant d'autres voies que celle de l'édition standard, un regain de légitimité et de reconnaissance. S'associant souvent à d'autres formes d'art, elle semble prospérer d'abord, à l'occasion de manifestations et festivals divers, comme poésie « scénique » (poésie orale, « performée », slam...). Mais c'est aussi au plan symbolique qu'elle paraît à nouveau compter. En sa façon propre d'en user avec la langue et d'interroger la réalité, elle demeure en effet, en France, plus que la fiction narrative, un objet essentiel pour la pensée philosophique (en témoignent des auteurs comme Alain Badiou, Jean-Christophe Bailly, Jean-Luc Nancy, Jacques Rancière ou encore, philosophe beaucoup traduit et lu en France, Giorgio Agamben). Ce regain de vitalité et de valeur n'est pas sans rapport avec la réalité sociologique émergente de ce que j'appelle le « poétariat ». À travers lui, s'affirment en effet toujours davantage la revendication et l'invention de formes de vie où la poésie (comme idée et force pratique) tient une place importante, aidant à dessiner les contours d'une possible alternative au modèle dominant de l'*homo œconomicus*.

Mots-clés : Poésie, Légitimité, Reconnaissance, Philosophie, «Poétariat»

Abstract : A marginal genre in editorial sense, poetry, which occasionally declared itself « inadmissible » (Denis Roche), seems to find today legitimacy and recognition through a different approach from that of the standard edition. Often associated with other forms of art, it seems to thrive, on the occasion of various events and festivals, as « scenic » poetry (oral poetry, « performance », slam ...). But it is also at the symbolic level that it seems to revive itself. Using the language and questioning reality in its own way, it remains in France more than a narrative fiction but an essential object of philosophical thought (as attest the authors such as Alain Badiou, Jean-Christophe Bailly, Jean-Luc Nancy, Jacques Rancière or Giorgio Agamben, much translated and read in France). These renewed vitality and value have a lot to do with an emerging sociological reality that I call « poetariat ». Through « poetariat » increasingly assert themselves the claim and invention of life forms where poetry (as an idea and practical force) holds an important place, helping to draw the contours of a possible alternative to the dominant model of *homo œconomicus*.

Keywords : Poetry, Legitimacy, Recognition, Philosophy, «Poétariat».

La poésie, en France, n'est-elle pas *au plus bas* ? Tout semble du moins l'indiquer. Au plan *économique*, sa place dans l'édition est de plus en plus réduite, écrasée qu'elle est, plus que jamais, par le roman. Absente de plus en plus des librairies, elle n'a plus, ou presque, de lectorat¹. Tout au plus, note cruellement le critique italien Pier Vittorio Tondelli, les poètes patentés, les poètes « officiels » (il les distingue des « poètes *rock* ») se lisent-ils entre eux, « se lançant applaudissements et compliments les uns aux autres et se décernant des prix pour leurs vingt exemplaires écoulés » (Tondelli, 2001 : 336-337). Au plan *symbolique* même, son prestige d'autrefois semble n'être plus qu'un souvenir. Plus d'instance supérieure pour légitimer sa parole (divinité, Muse...) ; plus de fonction définie (la poésie institutrice de l'humanité, conférant une valeur mythique et un rythme sacré à la geste collective...). Dans la ville moderne, le poète, comme déjà le constatait Baudelaire sur le ton de la dérision désabusée, a perdu son auréole ; on ne s'incline plus devant lui comme on pouvait encore s'incliner devant Pouchkine voyageant en Orient (Pouchkine, 2009)². Sa parole, son activité, sa place dans la société ne vont plus de soi, sont désormais *sans légitimité*. Même dans la sphère des études littéraires, dernier réduit où l'on portait encore un peu d'intérêt à la poésie, on en vient à la négliger. Le courant de l'*écocritique* par exemple l'exclut du corpus qu'il examine, ne prenant en compte que les œuvres de fiction, alors pourtant que le lien de la poésie à la Nature est fondamental.

Un désir secret de poésie ?

À quoi bon alors *encore* la poésie, si l'on ne peut invalider, renverser ce sombre diagnostic ? Un goût tout ce qu'il y a de subjectif pour les causes perdues et l'invocation de Sainte Rita, une lubie personnelle ne peuvent suffire à légitimer qu'on continue à entretenir une flamme devenue sans objet. Y a-t-il des raisons objectives qui justifient qu'on veuille s'entêter, s'envieillir, malgré vents et marées, dans la poésie ? Des raisons autres que patrimoniales ? A-t-on encore des raisons de s'y intéresser autres que celles du lettré nostalgique se faisant le conservateur d'un art désormais derrière nous ?

Un désir de poésie subsiste-t-il, toujours vivant mais inaperçu, en état de *dormance* (comme on le dit d'une plante hibernant) ?

¹ Walter Benjamin le notait déjà en 1940 : « l'accueil fait aux poèmes lyriques rencontre des conditions de moins en moins favorable » (Benjamin, 2000 : 330).

² Il raconte comment un pacha fait prisonnier par l'armée russe combattant en Turquie s'incline profondément devant lui quand il apprend qu'il est poète (Pouchkine, 2009).

Car peut-être n'est-ce qu'en apparence que le poète a perdu toute autorité – et toute légitimité, sa parole, son chant. En réalité, écrivait Hugo von Hofmannsthal en 1907, il « gouverne en cachette » et continue de susciter le « fervent désir caché de sa venue ». Parce que lui seul est le « compagnon dissimulé, le frère silencieux de toutes choses », parce que seule sa parole est en mesure de les ramener à l'Un et à la présence. La poésie serait alors comme ce Portugal dont parle Pessoa dans son poème *Message*, quand il évoque le mythe de Dom Sébastien, le Roi Caché dont le peuple attend le retour. Obscure, oubliée, réduite comme peau de chagrin, faisant le dos rond face à l'adversité, la poésie serait porteuse cependant d'espérance, d'avènement d'un nouvel empire, fraternel et cosmopolite, où régnerait à nouveau l'esprit des grandes découvertes. Une voix, écrit Pessoa (1934), se « glisse dans le bruit des vagues/ Qui n'est pas la voix de la mer ». Elle vient nous « murmurer l'espérance », celle des « îles fortunées/ et des terres de nulle part, / Où dans l'espoir le Roi séjourne ».

On peut évidemment rester perplexe quant à un tel *désir caché*. N'y voir qu'un dérisoire « culte du cargo » à usage de vieux lettrés rêveurs. Qu'il n'ait rien d'évident, qu'il soit un désir *fantomal*, incertain de son objet et condamné, dans la société telle qu'elle est, à l'errance, c'est ce dont je suis bien conscient. Et pourtant, aussi inaperçu soit-il, je suis convaincu qu'il continue, non pas sans doute à *gouverner*, mais du moins à *travailler* en sourdine nos existences, à nous hanter comme un membre fantôme.

Que ce désir souterrain soit à la fois désir de *chant* dans la langue et désir de *vie poétique* (désir d'un état autre de la société dont la poésie est l'emblème), c'est ce que je voudrais tenter de montrer dans les pages qui suivent.

La poésie sans chœur

Un mot, une expression mérite d'abord attention dans l'énoncé de Hofmannsthal, c'est celui de « caché » (« désir caché » de la venue d'un poète gouvernant lui-même « en cachette »). Comme si ce désir avait dû passer dans la clandestinité pour survivre et résister. Comme s'il était devenu *persona non grata*. En butte à quels ennemis ? Répudié, sous le coup de quelle condamnation ?

Le dossier a été instruit depuis longtemps. Je vais à l'essentiel. C'est d'abord l'époque, celle du capitalisme triomphant, qui ne veut plus de la poésie. L'époque, c'est-à-dire l'industrie culturelle venue avec la modernité et le triomphe de la valeur marchande et du modèle de *l'homo œconomicus*. À la discrétion de la parole poétique, elle préfère la toute-puissance de l'image (et du son), plus immédiatement captivante (on le sait depuis Platon) et partant plus rentable.

Mais c'est aussi la poésie (la modernité poétique) qui ne veut plus de la poésie, de ses vieux oripeaux. Pour échapper à la domination de ladite industrie culturelle, elle n'a eu d'autre solution que le refus de l'ordinaire communication et la fuite en avant dans ce que Adorno a appelé l'*extrémisme* artistique des avant-gardes.

D'où un divorce avec le public, divorce radical qui advient notamment à partir de la distinction que Mallarmé établit entre « deux états de la parole », dissociant « poésie pure » et « universel reportage ». Dans le champ littéraire, il en résulte un « grand schisme esthétique » (Forest, 2015) qui va séparer de plus en plus le roman de la poésie. Le premier, à la différence de la poésie, ne dédaigne pas d'inclure en lui le registre du « reportage ». Il « l'absorbe et l'accomplit, écrit Forest, sous la forme du récit » (Forest, 2011 : 277). Il ne renonce ni à la représentation ni à la signification. Ce faisant, il se rend capable de *témoigner* du monde tel qu'il va et d'y faire lui un éclat possible de sens, tandis que la poésie tend à s'enfermer dans la tour d'ivoire de son jeu avec le langage.

« L'autorité de l'auteur, note Bakhtine, c'est l'autorité du chœur ». Si c'est le cas, de quelle autorité peut encore jouir la parole du poète, s'il est désormais sans « chœur » ; s'il n'a plus d'autre appui que celui d'un langage valant pour lui-même, *for its own sake*, tournant à vide, déconnecté du monde de l'expérience des lecteurs. Car le poète, pas moins que le romancier, a besoin d'un soutien choral. Où peut-il désormais le trouver sinon dans des chapelles minuscules et se livrant une guerre sans merci pour occuper le maigre territoire restant ? Au plan esthétique, la poésie qui aujourd'hui s'écrit (et se performe) en France, en ses expérimentations mettant à mal le sens commun, a bien des points de comparaison avec l'*art contemporain* envisagé comme un genre à part, fonctionnant selon un paradigme propre dans le monde de l'art d'aujourd'hui (Heinich, 2014). Mais leurs situations respectives, quant au chœur, sont très différentes. Le second, l'art contemporain, à défaut d'un large public, bénéficie de l'appui d'un marché et d'un chœur de collectionneurs pour qui l'amour de l'art se confond bien souvent avec celui de la simple spéculation financière. Rien de tel pour la poésie, survivant dans la marginalité et la misère.

Aragon : un contre-feu équivoque

En France, pour ce qui est de la poésie, c'est, pour l'essentiel, le paradigme mallarméen (celui de la « poésie pure ») qui l'a emporté au XX^e siècle et qui reste encore aujourd'hui très puissant. Il a été à la source d'une critique radicale et salubre du poétisme et de son pathos hérités du romantisme. Jusqu'à déclarer, avec Denis Roche, la

poésie « inadmissible ». Mais il a aussi contribué à masquer, étouffer d'autres possibles (celui incarné par Cendrars par exemple) et empêché longtemps que puisse être jugée recevable une critique de ce paradigme lui-même, de son propre poétisme (de son propre engluement dans l'idéologie poétique – en l'occurrence « textualiste »).

Aurait-il pu en aller autrement ? Je n'en suis pas certain, mais du moins d'autres voies auraient sans doute pu être explorées, comme en témoigne, par exemple, pour le meilleur et pour le pire, la trajectoire poétique d'Aragon. Sur le modèle du roman (du roman joycien), il a ainsi tenté, dans sa poésie d'après le surréalisme, une synthèse de « l'universel reportage » et du langage souverain du poème. Par-delà Mallarmé, il opère un retour à Hugo, retrouvant l'usage des formes régulières et faisant droit à l'expérience, à la narration, au sens. « Notre poésie, déclare-t-il, se lit comme le journal. » (Forest, 2015 : 596)

C'est à la fois un succès et un échec. Un succès, parce que, tenant compte de l'impératif moderne du *prosaïque* (du « reportage ») dans le poème, il parvient à toucher un large lectorat, par l'entremise du Parti Communiste et le moyen de la chanson (Ferré, Ferrat), qui lui donnent l'appui d'un chœur très nombreux. Échec, parce qu'il n'évite pas (pas toujours) la grandiloquence, cède à l'ébriété du chant, oubliant l'impératif non moins moderne de *sobriété* (Hölderlin), de dégrisement. Il méconnaît que l'époque n'est pas, n'est plus, comme ont pu le souligner Adorno aussi bien que Kundera, à l'emballage lyrique mais au « lyrisme conditionnel »³ (Beck, 2015).

Poésie à l'âge du « poétariat »

L'affrontement entre ces deux orientations adverses, avant-garde « textualiste », minimaliste, littéraliste d'un côté, et lyrisme renouvelé (néo-lyrisme...) de l'autre, est aujourd'hui, selon moi, pour l'essentiel derrière nous. Nous sommes entrés dans une autre époque, post-mallarméenne. C'est à la lumière d'un autre paradigme que se pose aujourd'hui la question de la poésie et de son bien-fondé.

Le changement d'époque que nous vivons se traduit d'abord par une profonde mutation des rapports entre le poète (l'artiste) et son public. C'est notamment le statut du « chœur », son existence, sa position et sa composition qui se trouvent remises en cause. A-t-il, pour la poésie, ce « chœur », disparu, ou simplement rétréci ? Nous vivons à l'époque de l'effacement du prolétariat. Avec lui s'efface aussi l'illusion d'un art à

³ L'expression est de Philippe Beck, qui l'emploie dans la recension qu'il donne du livre de Jean-Christophe Bailly, *L'élargissement du poème* (Beck, 2015)

destination d'un « peuple qui manque » (selon l'expression de Paul Klee). Plus de chœur réel pour le poète (comme ce fut le cas pour Aragon), mais plus non plus de chœur virtuel.

Le paradigme moderniste impliquait, je l'ai dit, un divorce entre un avant-garde expérimentant des formes neuves (réputées « illisibles ») et le goût retardataire du public. Pour y remédier, on comptait sur un improbable « peuple à venir », susceptible de se hisser un jour, l'éducation aidant, à la hauteur d'un langage subversif défiant le sens commun. De cette alliance par le haut, le modèle, aristocratique, était fourni par la politique du poème (de son « action restreinte ») qu'on croyait trouver chez le « camarade » Mallarmé et que les philosophes français les plus en vue (Rancière et Badiou, notamment) ont encore très récemment abondamment glosé (Hamel, 2014)⁴. Tout autre est l'actuel paradigme « démocratique », où c'est par le bas (ou plutôt « à la base ») que le lien de la littérature et de la politique se voit renoué.

Autre chose est advenu que cet avènement (toujours différé) d'un lectorat enfin éduqué, ayant tiré profit de cette « éducation esthétique » dont parlait déjà Schiller, et enfin disposé à écouter la parole autre du poète. Le chœur a cessé d'être relégué à l'arrière-plan pour venir sur le devant de la scène et se produire comme *multitude de solistes*. Au lectorat prolétarien, populaire, s'est substitué ce que j'appelle un « poétariat ». Le chœur est ainsi devenu un « poétariat ». Il n'accompagne plus le poète en spectateur, il se constitue en cercle (à la circonférence indéfiniment extensible) où tous sont à la fois auteurs et lecteurs. Un cercle d'égaux.

De plus en plus, à « l'âge démocratique » (au sens de Tocqueville), la multitude tend en effet à être une multitude artiste. Le nombre de ceux qui se livrent aujourd'hui à la pratique d'un art, en même temps qu'ils aspirent à substituer à la domination naguère sans partage de l'*homo œconomicus* le modèle alternatif de l'*homo artisticus*, est en croissance exponentielle.

J'appelle « poétariat » (Pinson, 2013 : 19-34)⁵ cette multitude croissante qui, sur fond des profondes mutations économiques, techniques et sociales qui accompagnent le passage de l'âge industriel à l'âge post-industriel, entend mettre l'art au centre de sa vie. Dans le contexte d'une économie immatérielle et de ses « externalités », cette classe qui n'en est pas exactement une (étant pour cela trop diasporique et protéiforme), crée

⁴ L'auteur montre comment tout au long du XX^e siècle, de Valéry à Rancière, l'œuvre de Mallarmé a pu faire l'objet de lectures successives (existentialistes, textualistes ou « fin de siècle ») où l'engagement littéraire, le « nouage de la littérature et de la politique », s'est trouvé pensé à contre temps (et à contre-pente) comme résistance à *distance*, déphasée, décalée, au moyen de « l'action restreinte » de l'œuvre littéraire.

⁵ Mot-valise, le néologisme, on l'aura compris, rassemble pour les compacter les deux notions de « poète » et de « prolétariat ». Je croyais inventer le mot quand j'ai découvert qu'il avait déjà été porté sur les fonts baptismaux par le dadaïste René Edme dans les années vingt.

transversalement du *commun* à la faveur d'une activité biopolitique (et biopoétique) consistant en la production d'idées, de langages, d'affects, d'œuvres d'art et de formes de vie. Théoricien de la place et du rôle de la « multitude » dans la nouvelle économie, Antonio Negri a avancé les termes de « cognitariat » et de « précarariat » pour définir le type nouveau de travailleurs instruits et précaires apparus avec l'âge post-industriel. Mais il a aussi souligné « l'importance ontologique » du travail artistique présent de façon latente dans les formes nouvelles de travail. « Quand la force de travail est cognitive, écrit-il, le désir d'expression artistique se présente en tous lieux ; quand la masse des travailleurs se transforme en multitude de travailleurs singuliers, l'agir artistique investit les formes de vie, et ces formes de vie deviennent la chair du monde. » (Negri, 2009 : 146) Le cognitariat est donc aussi, pour une large part, un « poétariat ».

Il faudrait ajouter encore deux traits essentiels. D'une part que ce poétariat est aussi un « féminariat ». « Les qualités traditionnellement associées au "travail des femmes", comme dans les tâches affectives, émotionnelles et relationnelles, deviennent, notent Michael Hardt et Antonio Negri, de plus en plus centrales dans tous les secteurs du travail »⁶ (Negri, 2009 : 95, 186). Ainsi, le devenir « poétarien » du travail est-il en même temps un *devenir-femme*. Si l'*homo oeconomicus* est du côté du principe phallique, du côté de la domination, le « poétariat », l'*homo artisticus* qui vient, est lui du côté de ce devenir-femme observable à même les mutations les plus récentes du travail.

D'autre part, luttant pour instaurer des formes de vie en accord avec son désir d'une habitation poétique de la terre, le « poétariat », en sa réalité agissante, est du côté d'une forme de sagesse écologique. Il incarne, en tant qu'il fait signe vers l'*homo poeticus*, un intérêt général de l'humanité : celui, par l'invention de formes de vie plus sobres, plus « soutenables », de nous sauver du désastre où conduit aujourd'hui le règne de l'*homo oeconomicus* et des catégories et valeurs qui lui sont attachées.

Poésie et culture pop'

« L'armée des poètes » (l'expression est de Mandelstam) participe pleinement de ce poétariat, de la montée en puissance de son paradigme. À la faveur de ce contexte, la poésie a indéniablement retrouvé un nouvel élan et une nouvelle forme d'audience. En

⁶ Plus largement, par delà la seule analyse du travail, pour Hardt et Negri, « l'événement biopolitique » (et on peut penser que l'avènement du « poétariat » en est un) est « un événement *queer* », c'est-à-dire « un processus subversif de subjectivation qui, en brisant les identités et les normes dominantes, révèle le lien entre le pouvoir et la liberté, et inaugure ainsi une production alternative de subjectivité » (Negri, 2009 : 95).

témoigne le succès grandissant des festivals où l'on vient écouter lire les poètes. Cependant, la poésie qui s'affirme ainsi, en symbiose avec les autres arts, eux plus florissants (la danse, la musique, la vidéo...), n'est plus tant la poésie *écrite*, destinée à la lecture solitaire et silencieuse (et souvent plus ou moins ésotérique), qu'une poésie *scénique* (poésie sonore, poésie « action », performance...) et exotérique (très proche parfois du slam ou même du rap). La poésie gagne ainsi, à défaut de lecteurs, un nouveau public où la frontière entre auteurs et *auditeurs* est des plus poreuses. En même temps, ses rangs se gonflent de praticiens familiers des nouveaux supports offerts par les arts numériques, plus proches des artistes multimédia que des lettrés *old school*.

Cet essor, d'abord quantitatif, suffit-il à redonner du lustre à la poésie ? À conférer à la parole poétique une nouvelle légitimité, une nouvelle autorité, à conférer vraiment au poète ce que Walter Benjamin appelait un « mandat social » ? Car, ainsi comprise, elle ne se trouve légitimée qu'en tant qu'elle est un art « poétarien » *parmi les autres*. Et puisque le paradigme démocratique signifie aussi la destruction de l'ancienne hiérarchie des arts, on pourra bien considérer que cet art du langage autrefois premier en tant qu'art du sens, est désormais moins décisif pour l'époque qui est la nôtre que celui du cinéma (et de moindre importance, dans la catégorie des arts littéraires, que celui du roman).

Cette légitimation, surtout, est l'objet d'une controverse. Car du même coup la poésie ainsi redéfinie se trouve prise dans la critique qu'on peut mener d'un nouveau paradigme (celui d'une culture pop') ambivalent – ou du moins susceptible de deux approches, deux lectures. Soit en effet on y voit l'indice d'une lame de fond démocratique, synonyme d'émancipation, d'accession du grand nombre à la possibilité que chacun se fasse « le poète de sa propre existence » (selon le mot de Nietzsche). Soit on préfère mettre l'accent sur un supposé naufrage de la haute culture, le paradigme en question signifiant « un bouillonnement de médiocrité » (Baudelaire, 1975 : 320) et surtout, plus grave, une possible sortie *hors du logos*, au bénéfice d'un règne tout-puissant de l'image (Deguy, 2012 : 83)⁷ synonyme de soumission à une logique purement marchande et spectaculaire de la culture (« l'industrie de la culture » selon Adorno). Ce débat mérite d'être conduit, approfondi, quelle que soit la réponse (s'il y a lieu) qu'on lui apporte, mélancolique ou plus joyeusement affirmative.

⁷ De ce que Michel Deguy appelle une « *screenisation* » généralisée de la pensée et de l'être-au-monde, où la publicité occupe une place essentielle.

Du désir de poésie aujourd'hui

Constater sous l'angle d'une sociologie de la culture cet essor de la pratique poétique ne suffit toutefois pas à rendre compte du *désir de poésie* dont témoigne cette réalité « poétarienne » qui est désormais sienne. Car ce n'est pas seulement produire des œuvres qui importe pour ce poétariat ; c'est aussi inventer des *formes de vie* plus en accord avec l'idéal d'une habitation poétique de la terre. Le désir de poésie est un désir de séjour poétique, un désir d'*ethos*, un désir *poéthique*. La question est existentielle et politique. Elle touche à la philosophie.

C'est pourquoi sans doute la poésie continue d'être un objet de réflexion majeur pour quelques-uns des philosophes qui comptent aujourd'hui en France (comme Alain Badiou, Jean-Christophe Bailly, Jean-Luc Nancy, Jacques Rancière ou encore, philosophe beaucoup traduit et lu en France, Giorgio Agamben). C'est là un incontestable paradoxe : le territoire de la poésie s'est aujourd'hui réduit comme peau de chagrin, et pourtant elle reste l'objet d'une attention exceptionnelle de la part des philosophes (attention qu'ils accordent plus rarement au roman).

La raison en est sans doute d'abord que la poésie entretient avec la langue – et donc avec l'ouverture au monde – un rapport singulier, dépris du modèle dominant de la communication et de la signification, de ses fausses évidences. Produisant des énoncés qui résistent à la paraphrase, à la transparence de la signification, elle invite le philosophe à sans cesse reprendre la question du sens de l'existence et du bien-fondé de nos modes de vie. Lieu d'une contre-langue, elle indique à la pensée critique la possibilité d'un autre *way of life* que celui offert à l'*homo œconomicus*.

Et pour autant que le poème est recherche d'un chant, n'oubliant pas que la langue est « musaïque » et pas seulement prosaïque, elle aide à maintenir ouverte, à rebours du désenchantement moderne (de l'épuisement du « chant général »), la question d'une existence dont la joie ne serait pas bannie.

J'ajouterai encore que si la poésie retient aujourd'hui la philosophie, c'est parce qu'elle est le lieu de ce qu'on pourrait appeler une « sagesse écologique ».
Car son lien à la Nature n'est pas de circonstance. Il est ancestral et constitutif. Il repose sur un contrat « pastoral » immémorial⁸.

Les poètes, notait de son côté Schiller, sont « les garants de la nature », et quand elle est humiliée, ils en sont les « vengeurs » (Schiller, 2002 : 30). Ils ont cette attention

⁸ Et sans doute universel. On le retrouve ainsi dans la poésie chinoise. « Depuis toujours, écrit ainsi Tao Yuan-ming, j'ai été en désaccord avec le monde / Mon amour instinctif va aux collines et montagnes. »

à la nature en vertu d'un *ethos* « féminin » qui est chez eux celui, oriental, du « non-vouloir saisir », à rebours de volonté de puissance qui anime la rationalité économique et sa pulsion phallique.

On peut enfin faire l'hypothèse que cette disposition « écosophique » est lié à un sentiment musical de la langue propre à la poésie. *Accentuée*, la langue du poème entretient avec la Nature un lien de connivence affective, un lien presque organique, corporel (c'est la thèse de Rousseau).

On dira que c'est là une thèse romantique, une défense et illustration de la poésie bien peu « réaliste ». En effet. Mais, si cela confère à la poésie une légitimité très problématique, le jeu en vaut la chandelle, tant la question écologique est aujourd'hui décisive et tant la poésie a, mieux que tous les autres registres de parole, de titres en la matière à faire valoir. Pour peu qu'on soit conscient qu'il n'y a de lyrisme aujourd'hui que sous condition de sobriété, il importe de raviver le fond de chant sauvage dans la langue qu'affectionne le poème.

Bibliographie

- BAUDELAIRE, Charles (1975). « Notes nouvelles sur Edgar Poe », in *Œuvres Complètes III*. Paris : Gallimard.
- BECK, Philippe (2015). « L'Affaire Novalis et l'idée de la précédence », Sitaudis. [online]. <http://www.sitaudis.fr/Incitations/l-affaire-novalis-et-l-idee-de-la-precedence.php>
- BENJAMIN, Walter (2000). *Œuvres III*. Paris : Gallimard.
- DEGUY, Michel (2012). *Ecologiques*. Hermann : Paris.
- FOREST, Philippe (2011). *Beaucoup de jours : D'après Ulysse de James Joyce*. Nantes : Éditions Cécile Defaut.
- FOREST, Philippe (2015). *Aragon*. Paris : Gallimard.
- HAMEL, Jean-François (2014). *Camarade Mallarmé*. Paris : Minuit.
- HEINICH, Nathalie (2014). *Le paradigme de l'art contemporain, Structures d'une révolution artistique*. Paris : Gallimard.
- NEGRI, Antonio (2009). « Lettre à Marie-Magdeleine sur la biopolitique », in *Art et multitude, Neuf lettres sur l'art*, suivies de *Métamorphoses : art et travail immatériel*. Paris : Fayard. Mille et Une Nuits.
- Pessoa, Fernando (1934) *Message*, in *Œuvres poétiques*. (Patrick Quillier, éd.) Paris : Gallimard, Collection de la Pléiade.

PINSON, Jean-Claude (2013). « Du "poétariat" », in *Poétique, Une autothéorie*. Seyssel : Champ Vallon.

POUCHKINE, Alexandre (2009). *Voyage à Arzroum*. Paris : Librairie Scylla.

SCHILLER, Friedrich (2002). *De La Poésie Naïve Et Sentimentale*. Paris : L'Arche.

TONDELLI, Pier Vittorio (2001). « Poesia e rock », in *Opere*, Bompiani : Milano.